

Préface à l'ouvrage de Jean Galland « **La tête ici, le coeur là bas** » (deuxième tome de sa trilogie)

Lors du procès intenté au tortionnaire Aussaresses, l'un des témoins à décharge cités par sa défense a surpris l'assistance par une déclaration inattendue. Le témoin plus qu'octogénaire, n'avait probablement pas saisi ce qui était attendu de sa « mission ». Il a livré ce qui méritait à ses yeux d'être retenu, après les perceptions chaotiques qui avaient marqué sa malheureuse guerre d'Algérie. « *Moi, ce que j'en pense, a-t-il dit en substance, c'est que dès le début on aurait dû « leur donner » l'indépendance, au lieu d'attendre tout ce qui s'est passé pour le faire* ».

Pourquoi cette lueur de bon sens n'avait-elle pas prévalu à temps ?

Telle est au premier abord la pensée lancinante qui envahit le lecteur, même déjà bien informé, de « *La tête ici, le coeur là-bas* ».

Gâchis innommable que cette guerre d'Algérie, qui du côté français a attendu un demi-siècle pour trouver son nom, amputé néanmoins du qualificatif de « coloniale ». Mais y a-t-il des mots à la hauteur de ce qu'en furent les conséquences pour les deux peuples ? Durant sept ans ils ont payé, de façon asymétrique, les inconséquences et les calculs de décideurs agrippés à des illusions impériales aveugles ou intéressées.

Nous voilà à travers ces récits, sans anathèmes ni effets de langage, devant quelques aspects de ce qui a été vécu il y a plus de quatre décennies par les français et les Algériens, la guerre. Non pas la guerre des communiqués de presse ou d'états majors, ni celle des analyses politiques ou des proclamations s'y rapportant. Mais la vraie, non celle des seuls effectifs combattants, mais celle du plus grand nombre, trop souvent occultée par la description des affrontements sur le terrain et des exploits guerriers vrais ou faux. Guerre non moins hideuse dans ses effets massifs, baptisés collatéraux par euphémisme pervers. Celle dont on ne parle pas assez ou pas du tout, enfouie durablement ou pour toujours sous les remords et le sentiment de culpabilité des uns, la pudeur des souffrances silencieuses et indicibles des autres. Guerre dépouillée de l'argumentaire hypocrite des détenteurs de la plus grande puissance de feu au service des intérêts économiques usurpés, prolifique pourvoyeuse en deuils et tragédies dans les familles des deux bords. Guerre des angoisses collectives et individuelles, guerre du déni de la raison, des droits et des sentiments humains, guerre des logiques sordides et des ressorts inavoués. Tout cela s'imbrique au miroir rétrospectif tendu par l'auteur à la douloureuse période 54-62.

Structuré d'une façon originale, l'ouvrage aux facettes multiples tient à la fois de l'autobiographie et du grand reportage. Il alterne le vécu personnel avec les témoignages et les tableaux d'époque. Les récits se relaient en contrepoint entre les deux rives de la Méditerranée, dans une navette rythmée par les épisodes du conflit armé. L'auteur a eu le privilège, rare pour un acteur-observateur, de vivre ces épisodes intensément, de l'intérieur des deux peuples, comme instituteur français et militant communiste, d'abord en Algérie jusque dans les six premiers mois de l'insurrection (il y retournera pour quelques années après l'indépendance) puis en France durant le reste de la guerre.

Si la fresque trans-méditerranéenne est aussi dense et suggestive, si les récits donnent tant à réfléchir, souvent à travers des moments poignants, c'est que l'auteur a côtoyé et souvent partagé au quotidien les malheurs et les interrogations de divers milieux sociaux des deux pays projetés dans les affrontements destructeurs. De son double observatoire, il a eu à mesurer le gouffre sans fond des atteintes aux vies humaines ; à la dignité des personnes et de leurs familles, l'érosion insidieuse ou l'affaissement brutal des valeurs respectables et des consciences.

La relation du drame avait été amorcée par l'auteur dans un précédent ouvrage (*En Algérie au temps de la France*). Il y relatait son itinéraire d'instituteur du bled algérien profond, arabophone puis berbérophone, jalonné par les déplacements forcés de poste qui venaient harceler et sanctionner un témoin gênant des mœurs de la colonisation. Sa seule présence était déjà insupportable aux yeux des gros colons et de la bureaucratie à leurs ordres, parce que « français de France », il faisait connaître aux « indigènes » trop de choses sur cette « civilisation » et ces valeurs universelles dont le système des « trois départements français » prétendait tirer sa justification. Son nom, comme celui de plusieurs autres de sa trempe, m'était connu car la presse de progrès (*Alger républicain* notamment) signalait fréquemment ses ennuis avec les hiérarchies administratives et policières coloniales.

C'est à cette époque; à mes 26 ans, médecin universitaire et praticien à El Harrach (Maison Carrée), que j'ai connu directement l'auteur et sa petite famille. Avec Bachir Hadj Ali, secrétaire du PCA, nous lui avons rendu visite à Tizi-Rached en Kabylie l'avant-dernier dimanche d'Octobre 54 (le week-end suivant, à la veille de la Toussaint, s'achèvera avec le déclenchement des actions insurrectionnelles). Nous avons alors apprécié son enracinement

dans l'actualité nationale et locale. Lui-même et Si Rezqi, un de mes anciens compagnons du PPA (par l'intermédiaire de qui il avait eu quelques mois auparavant une discussion de fond avec Ouamrane, le futur colonel commandant la wilaya IV, qu'il a rapportée dans son précédent ouvrage) nous firent part du bouillonnement pré-insurrectionnel dans la région. Une semaine plus tard, Bachir était revenu aux nouvelles, et dans la nuit éclataient les premiers coups de feu.. Le tract du FLN du 1^{er} Novembre appelant au soulèvement avait été imprimé au village d'Ighil Imoula, dans une zone voisine que sillonnaient habituellement nos camarades enseignants..

Dès lors, tandis que Bachir et moi-même étions au début de 1955 chargés par la direction du parti de constituer les CDL (formation armée qui rejoindra plus tard l'ALN), Galland et ses camarades de la région utiliseront les moindres possibilités d'une légalité réduite qui sera définitivement étouffée quelques mois plus tard. Ils vont sillonner les villages et les marchés pour soutenir le bien-fondé des aspirations nationales algériennes et dénoncer la répression massive à leur rencontre..

En ce moment critique, les premières flammes d'un soulèvement géographiquement et politiquement limité étaient encore vacillantes et leur avenir incertain. Pour tenir, l'initiative du 1^{er} Novembre sur laquelle de nombreux patriotes s'étaient d'abord interrogés dans le contexte d'une crise qui avait politiquement dérouté et divisé le MTLN, principale formation nationaliste, avait besoin dans tous les cas d'un soutien politique important.

Je me souviens des actions que l'instituteur a menées avec ses camarades enseignants ou traminots à la fin de l'hiver et au début du printemps 55 sur les marchés de Larbâa des Ouacifs et de Larbâa Nath Irathen (ex Fort National), militairement quadrillés par de forts contingents français. Elles lui valurent autant la sympathie et la complicité d'une population en quête d'indices d'espoir, que la fureur des autorités coloniales qui resserraient l'étau répressif. L'instituteur enveloppé de sa « *qachabya* » d'hiver y déployait déjà son style offensif habituel, ferme et sans arrogance ni esprit provocateur, aussi bien auprès de la population qu'envers les autorités, le même style qu'il déploiera plus tard en France dans sa lutte contre la guerre.

Ce style devait son efficacité à un secret qui en vérité n'en était pas un, mais demandait de sérieux efforts de compréhension et de l'abnégation. Il cherchait à agir au plus près des sentiments, des problèmes et des interrogations réelles et quotidiennes de ses concitoyens, tout en maintenant le cap sur un choix crucial : faire front à la logique de guerre, agir pour le respect des populations et avancer vers la seule paix possible fondée sur le droit des Algériens à leur indépendance

Plusieurs organes de la presse algérienne ont su gré à l'auteur de son précédent ouvrage. Je suis moi aussi reconnaissant à J.Galland de n'avoir pas, en tant que français et militant honnête, triché avec les réalités de mon pays. Appartenant à une génération active dans le mouvement national depuis 1943, j'ai apprécié le regard véridique qu'il transmet à nos jeunes sur ce que fut notre combat de tous les jours. Sa vision n'est pas réduite aux démarches des états-majors politiques ou à la logique globale de leurs mots d'ordre. Elle ne se traduit pas en images d'Epinal d'une Résistance à la James Bond, comme ont eu parfois tendance à le faire ceux qui n'ont pas vraiment saisi l'esprit de cette période, pourtant riche en valeureux exploits et coups d'éclat militaires. Il rend hommage au courage plus largement partagé et plus difficile des simples gens dont l'espace de vie et de travail est balayé par les feux croisés. Il cherche à amplifier l'héroïsme ordinaire, souvent plus lourd à porter, celui de la succession des luttes pénibles, complexes et non exemptes de contradictions, celui qui aide à supporter les humiliations, les revers et les sacrifices endurés sans contrepartie immédiate, qui soutient le moral quand le quotidien matériel des siens et de ses proches devient aléatoire sinon désespéré.

Ce fut le lot commun de la masse des gens ; des élèves et parents d'élèves, citadins ou campagnards; tous ceux dont les instituteurs comme Galland et tant d'autres (si nombreux que je m'excuse de ne pouvoir citer tous ceux que j'ai connus) étaient quotidiennement proches, avec qui ils ont entretenu des rapports fraternels et ouvertement solidaires, qui ont honoré leur profession, le peuple français et leurs convictions militantes.

Les brûlantes années algériennes ont ainsi donné à Galland, expulsé des « trois départements français » dès 1955, une expérience de terrain et un sens plus aigu de l'humain. Ces qualités vont fructifier pour la même cause de la Paix, dans le terroir retrouvé de ses années de jeunesse.

L'enjeu global reste le même. Comme leurs autres concitoyens de France, mais avec leurs particularités, les habitants du département du Cher et de son Berry natal vont-ils percer le brouillard épais de la propagande officielle ? Vont-ils mieux découvrir grâce à son action, à celle de ses camarades de parti et d'autres milieux progressistes diversifiés, cette Algérie rendue mystérieuse par les stéréotypes coloniaux, et ce pays de rebelles qui se renouvellent constamment alors qu'ils habitent, prétendait-on, un morceau de la France ? Vers ce pays,

sans fin, sont dirigés bon gré mal gré les appelés, contingent après contingent, fleur d'une jeunesse dont toujours plus nombreux au fil des ans reviendront dans des cercueils ou emmurés dans des silences et des comportements incompréhensibles à leurs proches.

Pour l'instituteur et ses camarades ouvriers, agriculteurs, militants syndicaux, commerçants, jeunes sportifs, croyants et non croyants, parents, mères, épouses et fiancées des soldats partis au loin, il devient capital de faire parler les gens de ce qui leur pèse, les écartèle et dont ils n'osent faire part. Il urge d'engager et imposer le débat sur une aventure coupable à grande échelle, que les responsables voudraient laisser se poursuivre derrière la tromperie des slogans d'une France pacificatrice et généreuse.

L'intérêt actuel de ce deuxième ouvrage réside dans ce qu'il apporte au delà du constat rétrospectif et de la dénonciation du désastre humain et matériel. On s'en rend mieux compte aujourd'hui, les dégâts n'ont pas été seulement ceux, humains et matériels considérables, de la guerre atroce proprement dite. Ils ont pesé comme une malédiction sur les décennies suivantes, imprégnant profondément les relations, les comportements, les mentalités.

Des deux côtés de la Méditerranée, à des degrés divers et même dans les esprits les plus disposés à comprendre ce qui, sous une forme ou une autre, ne sera jamais oublié, la guerre a laissé des rancœurs, des approches et des réflexes racistes ou irrationnels. Pour l'instant, chacun ne sait encore quand, comment et si même ces sentiments seront dépassés pour laisser une plus grande place aux évaluations d'intérêt commun, aux faits de solidarité, aux tentatives et aux élans constructifs, aux manifestations d'amitié émouvantes qu'a suscitées, à contre-courant, dans mon pays comme en France, la tragédie algérienne de cent trente deux ans.

L'ouvrage de J. J. Galland nous est livré précisément à un moment opportun et sensible d'un débat franco-algérien complexe, souvent biaisé par les passions et les intérêts occultes. Les échos de cette guerre, pourtant éloignée de près d'un demi-siècle, sont relancés et amplifiés par des données géopolitiques et des données socio-économiques à la fois anciennes et renouvelées, qui pèsent sur le présent des deux peuples.

Entre les deux nations, comme au sein de chacune d'elles, les inégalités économiques et sociales, les préoccupations d'une insécurité envahissante, les heurts sous couverture « identitaire » et culturelle, aiguissent au Nord comme au Sud les méfiances réciproques.

Cela touche aussi bien les générations qui ont vécu la guerre de sept ans que les plus jeunes qui se retrouvent face à des problèmes et des perspectives (ou absence de perspectives)

inquiétantes. La tentation est grande pour les uns et les autres de céder encore une fois aux sirènes des « solutions » dans lesquelles la force des armes, le chantage et les pressions multiformes priment le Droit et la justice.

En quoi la rétrospective de « *La tête ici, le cœur là-bas* » peut-elle contribuer à exorciser les démons, malgré la différence des deux situations et des deux époques ? Sans aucun doute en éveillant le besoin d'une connaissance plus vivante et convaincante des mécanismes qui, aujourd'hui comme hier, dans les conflits internationaux ou internes, peuvent faire glisser des collectivités et des bases sociales entières, des cercles politiques et des milieux gouvernants, vers des positions ou des actions qui se situent à l'opposé aussi bien de leurs meilleures intentions, réelles ou déclarées, que de leurs intérêts bien compris sur le proche et long terme.

La leçon de la guerre d'Algérie est que les contradictions d'intérêts et d'opinions sont certes inévitables, mais il n'est pas fatal de les laisser dégénérer en chocs ravageurs. Peut-on attendre de milieux politiques ou d'affaires et de gouvernements liés à des intérêts hégémonistes, d'être conséquents jusqu'au bout avec cet enseignement ? Rien n'est moins sûr. Aux peuples d'abord, aux acteurs honnêtes et de bonne volonté, d'apprendre à déjouer les dangers dont ils sont les premiers à faire les frais. A eux de connaître et mieux maîtriser les enchaînements sournois qui mènent aux pièges meurtriers. Faute de quoi, les bilans marqués au coin du bon sens le mieux partagé continueront à arriver trop tard.

D'où l'intérêt de l'expérience passée pour ceux qui souhaitent le rapprochement et l'amitié entre deux peuples dont les intérêts et les affinités ont été tissés par une Histoire conflictuelle.

L'entreprise de réconciliation historique ne s'accommode ni des anathèmes ni de l'angélisme feint ou sincère, propices à la confusion et nuisibles à l'objectif souhaité. Nous en avons eu quelques exemples dans l'après guerre, dont le plus lamentable dans les années 80, lorsque les cercles des Présidents Chadli Benjedid et Mitterrand ont initié une campagne médiatique visant à ouvrir la voie à une visite « amicale » de Bigeard en Algérie. Quel ambassadeur ! Moins grotesque, plus proche des sensibilités d'une partie de la population, la tentative de Bouteflika de faire venir Enrico Macias pour une tournée algérienne a fait long feu. Le point commun de tous ces projets avortés est que, montés avec des préoccupations politiciennes de court terme, ils font fi du mûrissement nécessaire des opinions dans un esprit de vérité historique et d'ouverture, autrement dit de justice et de pardon (et non d'oubli). Les appareils de pouvoir qui pour des raisons conjoncturelles improvisent ces opérations, qu'ont-ils fait

jusque là pour faire mûrir les esprits et les cœurs à des coopérations réelles et mutuellement avantageuses ? Il arrive même qu'ils encouragent ou suscitent en telle ou telle occasion des campagnes de découvertes de charniers ou de rappels d'atrocités, des courants qui prêchent l'intolérance et l'incompatibilité entre les cultures, etc

C'est dire à quel point est bienvenu dans les conditions d'aujourd'hui tout effort qui vise à élever la vigilance critique et massive de l'opinion des deux pays. C'est, me semble-t-il, ce que fait avec bonheur et honnêteté en direction de l'opinion française, ce récit d'un engagement partisan et unitaire. Il ouvre un peu plus le débat sur les souhaitables convergences entre les courants qui font de la solution pacifique et démocratique des problèmes leur préoccupation, au-delà des différences politiques et idéologiques.

Venant d'un démocrate français, cette démonstration d'ouverture et de solidarité ne peut qu'encourager les efforts similaires du côté algérien, en ces temps de nouveaux gâchis et de conflits envenimés par les préjugés identitaires volontairement exacerbés.. Les Algériens ont eux aussi tout à gagner à relever et analyser les orientations et les méthodes qui de notre côté ont porté tort aux deux peuples dans l'intérêt commun qu'ils avaient à la paix, à l'indépendance et à une coopération amicale. Ce vaste chantier du regard sur soi-même ne remet pas en cause le bien fondé et le caractère incontournable de la lutte de mon peuple pour son indépendance, y compris par la voie armée face à l'intransigeance coloniale. Il est de nature à mettre à nu les dérives à différentes étapes, notamment durant la guerre, qui ont fini par porter tort à l'Algérie indépendante, en développant dans plusieurs milieux un culte de la violence armée au détriment de la culture démocratique ; de la culture politique et de la culture tout court.

Au Nord comme au Sud de la Méditerranée, il reste beaucoup à faire pour démystifier et désamorcer la « guerre des civilisations », que les artisans d'une cynique « real-politik » prônent comme la seule alternative face aux utopies pacifistes. On est tenté de dire à ces va-t-en guerre : voyez plutôt votre bilan et les fruits amers de vos politiques d'affrontement, qui n'ont pour avenir que l'escalade du pire.

Réhabilitons la coopération des valeurs et des cultures, Des « passeurs » comme l'auteur de l'ouvrage en préfigurent, par leur courageuse pratique, la possibilité et la fécondité.